

www.e-rara.ch

Histoire et phénomènes du volcan et des îles volcaniques de Santorin

Pègues, Abbé

Paris, MDCCCXLII [1842]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 32228

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-72918>

Chapitre VII.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

sieurs Grecs, après que la mer se fut apaisée et que les feux eurent cessé leur violence, retournèrent à leurs erreurs. »

CHAPITRE VII.

APPARITION DE LA NOUVELLE CAMÈNE, L'AN 1707.

NÉA KAÏMÉNI (*Néa Kaiμένη*).

Nous voici arrivés enfin à la dernière éruption, qui ne présente pas moins d'intérêt que toutes celles dont nous venons de faire la description. Sans contenir des faits aussi tragiques dans leur genre que celle que nous venons de voir, elle offre néanmoins un appareil, au moins aussi imposant dans la multiplicité de ses phénomènes, dans leur grandeur et plus encore dans leur durée.

Depuis l'année 1650, il s'était écoulé à peine un demi-siècle, c'est-à-dire cinquante-sept ans, que le volcan alla éclater de nouveau au milieu du golfe, tout près et à l'ouest de la petite Camène; et les éruptions eurent cela de particulier, qu'elles durèrent plus de quatre ans, et que, six ou sept ans après les premiers phénomènes, on voyait quelquefois la fumée sortir encore parmi les rochers.

Les détails de cette éruption ont été recueillis avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, et nous ont été transmis par différentes relations dont les auteurs avaient été témoins oculaires des faits, et par une foule de personnes qui les avaient appris de ceux mêmes qui les avaient vus. La première relation est du père Tarillon, jésuite, qui la rédigea sur deux autres qu'il avait reçues de deux pères de sa compagnie, lesquels avaient eux-mêmes

vu et décrit l'éruption. Elle fut imprimée à Paris, en 1715, et insérée dans les nouveaux Mémoires des Missions du Levant. La deuxième est un manuscrit que j'ai trouvé à Santorin dans les archives de la Mission, et qui fut écrit par un autre père jésuite, lequel avait aussi les faits sous les yeux lorsqu'il écrivait, comme on le voit par la relation même. La troisième fut faite par Jean Délenda, témoin oculaire comme les autres.

Ces différentes relations ne contiennent pas toutes les mêmes faits, mais toutes sont d'accord dans ceux qui leur sont communs, et elles se complètent l'une par l'autre. C'est pourquoi, prenant dans chacune ce qui manquait aux autres, j'ai fondu les trois ensemble, pour n'en faire qu'une seule qui les renfermât toutes, avec ce qu'il y avait de particulier dans chacune d'elles, y ajoutant, en même temps, ce que la tradition, encore fraîche, nous a conservé de certain sur cet événement. Entrons maintenant en matière.

Le 18 mai 1707, vers l'heure de midi, on ressentit à Santorin deux petites secousses de tremblement de terre, signe précurseur qui, comme on l'a vu, a toujours préludé à toutes les précédentes éruptions, autant de fois que le volcan se préparait à quelque chose d'extraordinaire; mais on n'y fit pas alors grande attention, parce que les tremblements de terre sont chose commune à Santorin. Ce ne fut qu'ensuite qu'ils en comprirent la cause, et qu'ils jugèrent que ces premières secousses n'étaient que les premiers efforts que faisait le volcan pour enfanter la nouvelle Camène, qui commençait alors, ce semble, à se détacher de ses fondements et à monter vers la surface de la mer; car elle ne s'éleva d'abord qu'insensiblement, et sans

ces élancements violents et impétueux qui se font remarquer ordinairement dans les éruptions.

Le 21 du même mois, entre midi et une heure, on éprouva une troisième secousse qui ne fit pas plus d'impression que les deux premières, et qui, comme elles, passa presque inaperçue.

Le 23, jour de lundi, au lever du soleil, près de la petite Camène, à environ deux cents mètres de distance, du côté de l'ouest, dans un endroit où la mer n'avait que huit brasses de profondeur, et où les pêcheurs allaient auparavant jeter leurs filets, on aperçut comme un rocher flottant, qui se mouvait à la surface de l'eau. Ne pouvant pas distinguer d'abord ce que ce pouvait être, on le prit, au premier coup d'œil, pour un bâtiment naufragé, qui semblait devoir aller achever de se briser contre la petite Camène, dont il était tout près. Alors, des marins du pays, dans l'espérance du butin, voulant en profiter les premiers, s'y rendirent en diligence avec des barques; mais, lorsqu'ils s'en furent approchés, ils virent, à leur grand étonnement, que c'était un nouvel écueil qui venait de naître, composé de roches noires et d'une terre blanche qui s'élevait au-dessus de l'eau. Frappés de ce spectacle nouveau, et saisis de frayeur, ils s'en éloignent bien vite, et retournent précipitamment, et à demi morts, au village de Phira, d'où ils étaient partis, racontant à tout le monde ce qu'ils viennent de voir. Le récit qu'ils en firent parut si extraordinaire, qu'on eut bien de la peine à les en croire; parce que ces sortes de phénomènes s'étaient toujours produits avec un appareil terrible et un bruit épouvantable, et avaient toujours été accompagnés de tremblements de terre, qui menaçaient de faire crouler l'île

entière. Cependant, la consternation s'empara de tous les cœurs, surtout de ceux qui se souvenaient encore de l'éruption de 1650, dont toutes les horreurs venaient de nouveau se peindre alors vivement à leur imagination éfrayée, et qui savaient que ces îles nouvelles n'avaient jamais paru sans causer, ou au moins sans faire craindre de grands désastres.

Néanmoins, le lendemain 24, diverses autres personnes, tant ecclésiastiques que séculières, attirées par la curiosité d'une chose si rare, ne pouvant ajouter entièrement foi à tout ce qu'en disaient les marins, voulurent s'en convaincre par elles-mêmes, et prirent la résolution d'aller observer de près ce qui se passait. A peine se furent-elles transportées sur les lieux, que, pleinement convaincues de ce qu'elles voyaient sous leurs yeux, elles n'en furent que plus étonnées. Deux ou trois jours s'étant ensuite écoulés, sans que, pendant ce temps-là, on aperçût rien de funeste, quelques hommes, plus hardis et plus résolus que les premiers, voulurent aussi aller observer eux-mêmes, et virent la vérité de tout ce qu'ils avaient entendu dire, mais avec des circonstances que les autres ne s'étaient pas donné le temps de remarquer, ou qui, à cause de leur effroi, avaient échappé à leurs observations précipitées, ou qui, peut-être, n'avaient pas encore paru. Ils furent longtemps à tourner de côté et d'autre autour de l'écueil et à considérer attentivement toutes choses. Puis, ne pensant pas qu'il y eût du danger, ils en approchèrent de plus près, et mirent enfin pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher. Ils y trouvèrent une espèce de pierre blanche qui se coupait comme du pain, et qui en imitait si bien la forme et la couleur, qu'au goût près, on l'aurait prise pour du véri-

table pain de froment; mais ce n'était, dans la réalité, que de la pierre ponce fort délicate, et d'une finesse qui surpassait toutes celles qu'on voit ailleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent quantité d'huîtres d'une grosseur extraordinaire et d'un goût exquis, chose si rare à Santorin, qu'on n'en trouve presque jamais dans la mer qui l'environne, ni dans le golfe; et ils se mirent à en ramasser le plus qu'ils purent. On y trouva aussi quantité d'oursins ou hérissons de mer, qui étaient, comme les autres choses, attachés sur les rochers énormes que le volcan avait soulevés au-dessus de l'eau.

Nos curieux étaient déjà restés une heure à se promener sur ces rochers, cueillant, en se divertissant, les huîtres fraîches et les oursins qui venaient s'offrir à eux d'une manière si extraordinaire; mais, au moment où ils s'y attendent le moins, ils sentent tout à coup le terrain se mouvoir et trembler sous leurs pieds. L'écueil se balance en tous sens, et il commence à s'exhaler de la mer des vapeurs sulfureuses qui incommode fort ceux qui en sont atteints. Alors les eaux se troublent; elles deviennent jaunes et infectes, et font périr dans le voisinage quantité de poissons que les ondes poussent tout morts sur le rivage de la mer. Cet ébranlement, tous ces signes sinistres jetant la terreur et l'effroi dans l'âme de nos intrépides observateurs, tous songent bien vite à déguerpir, et s'élancent précipitamment dans leur barque, pour chercher leur salut dans une prompte fuite. Ce qu'ils venaient de voir et d'éprouver leur fit comprendre que tous ces mouvements effrayants n'étaient que de nouveaux efforts de l'écueil qui cherchait à se pousser au dehors et à s'élever peu à peu. En effet, dans un moment, on le vit mon-

ter à vue d'œil, à la hauteur d'environ vingt pieds, et s'étendre en largeur à peu près de quarante.

Ce qu'il y eut de singulier dans cette première apparition, c'est que depuis le moment où l'écueil commença à paraître, c'est-à-dire depuis le 23 mai jusqu'au 13 ou 14 juin, on le vit augmenter de jour en jour progressivement, tant en étendue qu'en élévation, se mouvoir lentement et sans éruption impétueuse, s'élever et s'accroître peu à peu et par degrés, comme une taupinière, et arriver ainsi presque insensiblement, sans violence, sans bruit, sans secousses, sans fracas, et sans causer ni trouble ni frayeur, à la hauteur d'environ soixante et dix ou quatre-vingts mètres. Dans cet intervalle, où son étendue s'accrut en proportion de son élévation, il parut atteindre environ un mille de circuit. Son augmentation au commencement du mois de juin, surtout pendant quatre ou cinq jours, ne parut pas aussi sensible qu'auparavant; plusieurs personnes voulurent même se persuader qu'il avait cessé de croître. Dans cette persuasion, chacun cherchait à mettre son esprit en repos, et s'imaginait qu'il n'y avait plus rien à craindre, disant que l'écueil n'augmentait plus, et qu'il était arrivé au dernier terme de son accroissement. Mais c'était avec bien peu de fondement qu'on cherchait à se rassurer; car la mer, qui était déjà fort troublée par l'élévation de la nouvelle île, paraissait aux yeux de tout le monde devenir, de jour en jour, beaucoup plus trouble, non pas tant à cause de cette terre nouvellement remuée et encore mouvante, qu'à cause du mélange d'une grande quantité de matières qui sortaient jour et nuit et sans discontinuer du fond de l'abîme, et dans lesquelles on distinguait les divers minéraux par la diversité des couleurs qui se fai-

saient remarquer à la superficie des eaux. Le soufre était celui qui y dominait constamment; la quantité qui en sortait était si prodigieuse, que la mer, aux environs de Santorin, en était chargée, et les matières colorantes qui se développaient se répandaient si loin, que les eaux en étaient teintes jusqu'à vingt milles de distance. Il faut que la source en soit bien abondante, puisque, depuis cette époque jusqu'à ce jour, elle n'a pas cessé de couler dans le golfe en quantité étonnante.

Il est à remarquer que l'apparition de l'écueil, dans les premiers jours, ne fut pas régulière quant à son accroissement, mais qu'il s'élevait ou s'étendait de divers côtés d'une manière inégale; souvent même il arrivait qu'il baissait ou diminuait d'un côté, tandis qu'il s'élevait et s'étendait de l'autre. Un jour entre autres, un rocher fort remarquable par sa grosseur et par sa forme, étant sorti de la mer à quarante ou cinquante pas du centre de l'île, fut vu pendant quatre jours, au bout desquels il se renfonça dans les flots, après avoir observé, pour ainsi dire, ce qui se passait dans le monde, et ne reparut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres, qui, après s'être montrés et avoir disparu à plusieurs reprises, reparurent encore et finirent par demeurer stables. Tous ces différents mouvements, tous ces balancements ébranlèrent si fort la petite Camène, qu'on remarqua sur son sommet une longue crevasse qu'on n'y avait pas encore vue. Pendant que ces choses se passaient, la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur. Elle devenait tantôt d'un vert éclatant, tantôt de couleur rougeâtre, tantôt d'un jaune pâle, le tout accompagné de vapeurs méphitiques qui se répandaient partout. Après ces premiers phénomènes, où la curiosité venait

se mêler quelquefois à la crainte, la scène prit peu à peu un aspect plus sombre et plus effrayant. Le 30 juin, les eaux continuèrent à se troubler de plus en plus; elles s'agitèrent autour de l'écueil d'une manière excessive, et montèrent à un degré de chaleur si élevé, qu'elle se faisait sentir à tous ceux qui en approchaient, et qu'on voyait le goudron des barques, qui voguaient auprès, se fondre à vue d'œil, comme s'il eût été près d'un grand feu. En même temps, il se répandit aux environs une odeur infecte et si insupportable, qu'on était forcé de s'éloigner, et qu'au château de Scaurus, qui en est à peu près à trois quarts de lieue de distance, on en était souvent incommodé. Alors on vit l'écueil croître notablement et s'élever encore plus hors de l'eau. Tel qu'une taupe qui soulève et grossit dans la prairie l'amas de terre qu'elle pousse de son museau dans l'ouverture qu'elle s'est pratiquée, ainsi le volcan, dans sa manière prodigieuse et incomparable d'agir, poussait la nouvelle île au-dessus de la surface de la mer.

A l'aspect de tout ce qui se passait, on se souvint des premières secousses de tremblement de terre qui avaient précédé l'apparition de l'écueil, et on jugea facilement qu'elles n'avaient été que le prélude et le signal de ce qu'on voyait alors. C'était en quelque sorte les symptômes des convulsions qu'éprouvait le volcan pour faire éruption. Dans toutes les matières qui en sortaient, tout indiquait le feu qui les poussait en dehors. C'était une terre blancheâtre et calcinée, des rochers brûlés et d'un rouge brun, empreints d'une couleur de rouille et quelquefois à moitié scorifiés, comme s'ils sortaient d'une fournaise ardente. Tous ces signes et ces présages funestes ne tardèrent pas à dissiper dans les Santoriniotes l'esprit de curiosité qui avait

présidé aux premières observations de ceux que l'imprudence et la hardiesse avaient d'abord conduits sur l'écueil ou aux environs. Le divertissement que quelques-uns y avaient cherché fit bientôt place à la frayeur, et tout le monde resta dans la stupeur et dans une anxiété mortelle sur l'incertitude du sort qui leur était réservé. Mais tout ce qu'on avait vu jusqu'alors n'était, pour ainsi dire, qu'un très-petit échantillon de la pièce. Ils devaient voir encore des scènes infiniment plus effrayantes que tout ce qui avait paru, et bien capables de satisfaire les curieux, même au delà de leurs désirs.

Le 2 juillet, on aperçut de nouveau quelques rochers qui, comme les premiers qu'on avait vus, semblaient flotter sur l'eau, au milieu de la mer, comme les débris d'un vaisseau naufragé.

Le 5, on vit sortir un grand feu, et ce fut la première fois qu'il fit son apparition. Les jours suivants, le volcan continua à soulever la voûte qui le recouvrait, pour s'ouvrir un passage et faire éruption.

Le 16, jour de vendredi, au coucher du soleil, entre le nouvel écueil et la petite Camène, à environ deux cents pas du premier, dans un endroit où on n'avait jamais trouvé de fond, on vit paraître une grande chaîne de rochers, noirs et obscurs, séparés et distincts, sortant de la mer à côté l'un de l'autre, au nombre de dix-sept à dix-huit, mais qui, par le mouvement qu'on leur remarquait, semblaient devoir bientôt se réunir ensemble. En effet, on vit cette réunion s'opérer quelque temps après, et former, au nord, une petite île séparée de la première. Ainsi, on en distingua deux, dont la dernière en date fut appelée l'île Noire, à cause de la couleur des rochers dont elle était formée.

et l'autre l'*île Blanche*, à cause de la couleur de la terre qui la composait; mais, plus tard, elles finirent par se réunir, de manière cependant que les rochers noirs, les derniers sortis, devinrent, par la suite des éruptions, le centre de l'île actuelle, qui se forma par la réunion des deux, et qui fut appelée la nouvelle Camène; car l'île blanche, qui borne au sud-est l'île entière, ne fit plus de progrès de son côté, et l'on voit encore ce premier produit, entre le cône et la calangue des exhalaisons volcaniques, tel qu'il parut alors. Cependant cette réunion ne se fit pas brusquement, mais peu à peu, et par des accroissements lents et progressifs, et selon le mouvement presque régulier qui avait été imprimé d'abord à la masse entière, dans la profondeur de la mer. L'apparition des rochers fut accompagnée d'une fumée épaisse et blanchâtre, comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations situées à l'extrémité du golfe, où elle pénétra partout sans beaucoup incommoder; l'odeur n'en était pas malsaisante.

Le 17, samedi, on distingua, d'une manière claire, tous les rochers dont nous venons de voir la réunion, et ceux-mêmes dont auparavant on voyait à peine les pointes hors de l'eau, et que dans le commencement on n'avait pu voir qu'un peu confusément, parurent ensuite d'une grosseur extraordinaire.

Le 18, dimanche, sur les quatre heures après midi, le volcan redoubla les motifs de crainte. Les mouvements des rochers, qui s'étaient déjà réunis en une seule île avec le premier écueil, sont suivis de signes terribles. On vit sortir du cratère une fumée épaisse et enflammée qui ressemblait à celle d'une fournaise ardente. A ces signes lu-

gubres et sinistres qui jetaient l'épouvante dans le cœur des Santoriniotes, se joignirent, dans les profondeurs du volcan, de vastes et sourds gémissements, de longs roulements de bruits souterrains, semblables à celui du tonnerre, lorsqu'il se prolonge dans les vallées, et qu'il gronde dans le lointain. Ils paraissaient venir du centre de l'île; mais ils étaient encore trop profonds et trop comprimés pour qu'on pût les entendre et les distinguer clairement. Ici l'on ne voit plus de curieux sur l'écueil, et il n'est plus question de marché aux huîtres.

En présence de si terribles phénomènes et de tant d'autres qui les suivirent bientôt après, les motifs de crainte augmentant à chaque instant, et prenant de jour en jour plus de consistance, tout le monde ne songea plus qu'à se mettre en sûreté, pour éviter les malheurs dont on se voyait menacé de si près. C'est pourquoi, il y eut des familles entières qui, instruites par l'expérience des désastres que l'île avait éprouvés lors de l'éruption de 1650, dont grand nombre de personnes pouvaient se souvenir encore, pour en avoir été les témoins oculaires, partirent aussitôt de Santorin, et allèrent se réfugier dans les îles voisines. D'autres se contentèrent de changer de demeure, et allèrent habiter en pleine campagne, dans l'espoir de se trouver à l'abri des accidents; comme si le fougueux volcan, qui avait autrefois vomi l'île entière, qui l'avait engloutie de nouveau à moitié; et qui pouvait encore, en se jouant, pour ainsi dire, réduire l'autre moitié en poudre ou l'abîmer dans les flots, connaissait les distances, dans une île si circonscrite, et n'aurait pas pu, dans ses caprices, les atteindre dans les champs comme à la ville, un peu plus loin, un peu plus près.

Mais on ne se contenta pas d'une mesure, qui d'ailleurs offrait si peu de sûreté. On eut encore recours à la prière et à la pénitence, moyens infaillibles, quand le souverain maître qui règle tous les événements, les grands comme les petits, et qui dispose des volcans qui effrayent le monde, comme de la feuille d'arbre qui ombrage nos têtes, juge à propos de nous consoler par ses miséricordes, et de mettre fin aux fléaux qui affligent les hommes. C'est pourquoi, on prescrivit des jeûnes et des prières publiques, comme on l'avait fait autrefois en pareil cas; on fit dans toute l'île de longues et pénibles processions pour apaiser la colère de Dieu qu'on croyait justement irrité; car, comme l'avoue avec regret l'auteur d'une relation que je suis ici, « les Santoriniotes alors étaient un peu changés de ce qu'ils avaient été autrefois. On fit, en même temps, diverses prédications au peuple, et la plupart mirent ordre à leur conscience par des confessions générales, dans lesquelles on remarquait tous les signes d'un sincère et vrai repentir, qui se peignait visiblement dans leurs larmes et leurs sanglots. Les Grecs aussi, à l'exemple des latins, firent plusieurs processions, mais non avec le même esprit de pénitence et de dévotion qu'autrefois, lorsque, unis avec nous, nous allions tous de concert implorer la miséricorde de Dieu dans les nécessités publiques. » Revenons à notre éruption.

Le 19 juillet on aperçut de nouveau quelques langues de flamme, mais si faibles dans les commencements et d'une couleur si pâle, que peu de personnes en furent frappées. Il y en eut même qui doutèrent que ce fût véritablement du feu. A cette vue, néanmoins, les habitants de Santorin, et principalement ceux du château de Scau-

rus, qui était pour ainsi dire suspendu sur le volcan, s'éfrayent les premiers, et se livrent à toutes les réflexions que peut leur inspirer la peur de se voir engloutis ou abîmés dans un immense gouffre de feu. Placés plus près du danger par la position qu'ils occupaient sur la pointe d'un promontoire très-étroit, qui s'avance à une grande hauteur dans la mer, et comme perchés au-dessus des précipices profonds qui l'entourent, se trouvant précisément au milieu et sur la ligne qui s'étend depuis le point où nous voyons aujourd'hui éclater le volcan dans l'intérieur du golfe, jusqu'à celui où il éclata, en 1650, à environ une demi-lieue de distance, à l'extérieur de l'île, et près du cap Couloumbo, ils craignirent, non sans raison, que les secousses que causait l'éruption ne fissent sauter le château ou crouler les maisons, ou ne les fissent descendre avec le promontoire même tout vivants dans le volcan. Leur crainte était d'autant plus fondée, qu'entre les deux gouffres de feu qui produisirent les deux éruptions, il paraît exister une ligne de communication qui passerait directement sous le château; car lors de l'éruption de Couloumbo, au nord-est de l'île, on vit à l'ouest, au côté opposé et dans le golfe, la fumée sortir de l'ancienne Camène, et en même temps les eaux de la mer bouillonner. Cette communication paraît exister encore aujourd'hui et se manifester par les émanations volcaniques qu'on aperçoit tous les jours sur les mêmes points. Les crevasses de la montagne de Merovigli et de Phira, dont il a été question, pourraient, peut-être, aussi en être des indices. Aussi, ceux qui étaient restés dans l'île, ceux de Scaro surtout, étaient-ils extrêmement effrayés, au point que grand nombre voulaient se retirer comme ceux

qui étaient déjà partis, et qu'on eut grand'peine à les retenir.

Les Turcs qui étaient alors à Santorin pour lever le tribut que l'île payait tous les ans au Grand-Seigneur, ne furent pas les moins alarmés. Frappés au de là de ce qu'on peut imaginer, en voyant des feux s'élever d'une mer si profonde, et les signes déjà si effrayants qui se manifestaient, ils exhortaient tout le monde à prier Dieu, et à faire marcher les enfants par les rues, en criant à haute voix, en langue grecque : *Kyrie eleyson*; parce que, disaient-ils, ces enfants étant innocents, ils étaient plus propres que les grandes personnes à apaiser la colère de Dieu, et à fléchir sa miséricorde. Ce feu, néanmoins, était encore peu de chose, puisqu'il ne sortait que d'un seul petit endroit de l'île Noire, et qu'il ne paraissait point pendant le jour.

Quant à l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu, ni fumée. Cependant elle ne laissait pas de croître toujours; mais l'île Noire croissait beaucoup plus vite. On voyait tous les jours sortir de gros rochers qui la rendaient tantôt plus longue, tantôt plus large, et cela d'une manière si sensible, qu'on s'en apercevait d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étaient joints à l'île en sortant de la mer, et quelquefois ils en étaient fort éloignés; de sorte qu'en moins d'un mois on compta jusqu'à quatre petites îles noires; mais elle se réunirent dans l'espace de quatre jours, à proportion qu'elles croissaient et s'élevaient, et n'en firent bientôt qu'une seule île qui alla s'unir elle-même à l'île Noire principale, qui s'était formée la première, et qui devait elle-même se réunir quelque temps après à l'île Blanche.

On remarqua aussi que la fumée s'était fort augmentée,

et qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montait si haut qu'on la voyait des îles de Naxie, de Candie et de plusieurs autres, qui en étaient à une distance de plus de soixante et dix milles à la ronde; et partout où elle fut portée, elle y noircit l'argent et le cuivre, et les autres métaux. Pendant la nuit, cette fumée paraissait toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt pieds. En même temps qu'elle s'échappait des soupiraux, la mer se couvrait d'une matière et d'une écume rougeâtres en certains endroits, et jaunâtres dans d'autres.

Cependant la nouvelle île, qui faisait toujours de nouveaux efforts pour se pousser en dehors et éclore entièrement, prenait tous les jours de plus grands accroissements, et s'étendait de tous côtés, principalement du midi au nord. La mer parut aussi plus troublée qu'auparavant; les eaux furent aussi plus chargées de soufre et de vitriol; le bouillonnement était plus actif et plus violent; la fumée devenait tous les jours plus épaisse et plus abondante; le feu prenait plus d'extension et d'intensité, et paraissait plus terrible; il se répandait dans tous les environs et sur toute l'île une odeur si infecte et si forte, qu'elle ôtait la respiration même aux plus robustes, causait de fréquentes défaillances, de violents maux de tête, et provoquait dans tous de grands vomissements: aussi, les habitants de Santorin en furent si incommodés, qu'ils crurent tous toucher à leur dernière heure. La mauvaise odeur que l'on respirait ressemblait assez à celle qu'on respire sur mer, pendant la tempête, dans un vaisseau, où l'odeur de la sentine, mêlée à celle du goudron et de la poudre, quand on fait la décharge de tous les canons, fait vomir les plus forts marins. Ce qu'il y eut alors de plus fâcheux, c'est que tous les

moyens, tous les soins qu'on pouvait employer pour s'en garantir devenaient inutiles. On fut obligé de brûler des parfums, de faire du feu dans les rues, mais sans aucun succès. Cependant, comme elle ne venait que par refoulements, et selon les vents qui soufflaient sur l'île, tantôt dans une direction, tantôt dans l'autre, elle se faisait sentir avec plus ou moins de force dans divers sens et en divers endroits, et devenait, par conséquent, plus ou moins supportable, selon les temps et les lieux. Heureusement qu'elle ne dura qu'un jour et demi. Un vent du sud-ouest, fort frais, la dissipa. Mais en chassant un mal, il en amena un autre, en portant sur Santorin la fumée ardente qui sortait du volcan. Cette fumée extraordinaire, qu'on voyait s'élever comme une montagne du milieu de la nouvelle île, vint se mêler à un de ces épais brouillards qui, pendant l'été et dans les grandes bonaces, se ramassent quelquefois dans le golfe, qu'ils remplissent presque au niveau de l'île, à l'ouest, et ressemblent à une seconde mer nivelée de neige ou de coton, qui couvre la mer naturelle et s'étend au loin sous nos pieds sur toute sa surface, mais sans dépasser les bornes intérieures du bassin, ou, si elles sont dépassées, le brouillard, en franchissant la surface de l'île, se dissipe comme une fumée, avant presque d'avoir atteint la rive orientale, et il n'en paraît plus rien. La chaleur que la fumée portait avec elle brûla et ravagea, en moins de trois heures, au commencement du mois d'août, presque tous les raisins, qu'on était sur le point de vendanger, surtout dans les vignobles situés à la partie méridionale de l'île, et endommagea même considérablement, en peu de jours, les arbres et les vignes. Et ce ne fut pas seulement à Santorin qu'on éprouva ces

funestes effets : le vent, qui souffla ensuite avec violence, porta cette fumée, avec l'infection qui l'accompagnait jusqu'aux îles voisines, et étendit ses ravages jusqu'à celles d'Anamphi et d'Astypalie, dont la dernière est éloignée du volcan de plus de soixante milles. Quelquefois aussi, ces îles furent couvertes de cendres de l'éruption, comme il était arrivé en 1650.

Ce fait n'a rien qui doive nous étonner, quand on sait ce que l'histoire nous apprend des éruptions du Vésuve, dont les cendres et la fumée, transportées par les vents en 472, tombèrent sur toute l'Europe, et allèrent même, selon Procope de Gaza et Sigonius (*Histoire de la guerre des Goths*, liv. II, chap. IV), pleuvoir jusque sur la ville de Constantinople, dont les habitants furent tellement effrayés, qu'on y ordonna des prières publiques pour demander à Dieu qu'il daignât éloigner le fléau, et que l'empereur Léon sortit de la ville et alla faire sa résidence à Saint-Mamans. Le Journal des savants de l'année 1683, tome XI, cite une notice qui dit qu'on trouve dans le cabinet de la Société royale de Londres deux espèces de terre qu'on nomme pluviales, pour être tombées de l'air dans l'Archipel, en forme de pluie, lors de l'incendie du mont Vésuve, en l'an 1631. On avait vu le même phénomène bien longtemps auparavant et à plusieurs reprises; car Dion l'historien assure que, l'an 81 de Notre-Seigneur, selon la supputation de Baronius, le mont Vésuve vomit tant de flammes, fit entendre tant d'éclats de tonnerre, jeta tant de matières, produisit des effets si extraordinaires que les cendres qui sortaient du volcan furent poussées jusqu'en Afrique, en Syrie et en Égypte. Magnus Aurélius Cassiodore dit, livre IV, lettre I, qu'en 512 elles furent portées au delà des mers, comme des

gouttes de pluie. Selon Jean Zonara on les avait vues aussi, sous Tite, dans les mêmes pays et à Rome, où elles causèrent la peste. Elles sortaient du Vésuve en si grande abondance que l'air en était rempli, qu'elles obscurcissaient le soleil et tombaient dans les plaines de la Campanie, où elles coulaient quelquefois comme un fleuve et s'élevaient jusqu'au sommet des arbres. Un autre auteur ajoute que les toits des maisons en étaient si chargés, qu'ils étaient écrasés sous leur poids. Aussi, sous Tite et sous Théodoric, les peuples, dans les pays où elles étaient tombées en si grande quantité, furent-ils délivrés des impôts pour être indemnisés de ce qu'ils avaient souffert. Du reste, les auteurs remarquent que ces cendres ne servaient ensuite qu'à rendre plus fertiles les champs qui en furent couverts, parce qu'elles étaient une espèce d'engrais qui leur tenait lieu de fumier.

De la fumée destructive qui sortit du volcan de Santorin, il résulta, comme de celle du Vésuve, un bien pour les habitants du pays, qui les dédommagea un peu des ravages qu'elle leur avait causés; c'est que la cendre qu'elle déposa en abondance sur toute l'île engraisa les terres d'une manière particulière, et cet engrais leur fit produire, l'année suivante, une récolte plus riche que dans les années ordinaires. En attendant, l'île Blanche, s'étant affaissée, s'abaissa tout d'un coup de plus de dix pieds.

Le 31 juillet, on s'aperçut que la mer jetait de la fumée et bouillonnait en deux endroits différents, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formait un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu; et cela dura plus d'un mois, pendant lequel on trouvait sur le rivage quantité de poissons morts.

La nuit suivante, on entendit un bruit sourd, comme de plusieurs coups de canon tirés au loin, et presque aussitôt on vit sortir du milieu d'un fourneau deux longues lances de feu qui montèrent bien haut et s'éteignirent incontinent.

Le 1^{er} août, le bruit n'était plus si sourd; il fut suivi d'une fumée, non pas blanche, comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse; s'il avait été nuit, cette fumée eût paru toute en feu.

Le 7 août, le bruit qui s'était fait entendre les jours précédents n'était plus si sourd. Il était semblable à celui que produiraient plusieurs gros quartiers de pierre qui tombent tous à la fois dans un puits vaste et profond. Il est assez probable que c'étaient de grosses roches qui, après avoir été soulevées avec le fond de l'île naissante, s'en détachaient de nouveau par leur propre poids et parce qu'elles ne trouvaient point d'appui, et retombaient avec fracas dans les cavités du volcan. Ce qui confirme cette opinion, c'est que, pendant tous ces grands bruits, on voyait les extrémités de l'île dans un mouvement continuel; les rochers qui les formaient allaient et venaient en se balançant, disparaissaient et reparaissaient une seconde fois, en montrant ou cachant leurs sommités. Quoi qu'il en soit, ce bruit, après avoir duré plusieurs jours, se changea en un autre beaucoup plus fort. Il ressemblait tellement à celui du tonnerre que, lorsqu'il tonnait réellement, comme il arriva en effet alors trois ou quatre fois, il y avait peu de différence entre l'un et l'autre.

Le 21 août, la fumée et le feu diminuèrent notable-

ment; il n'en parut même que très-peu pendant la nuit. Mais, à la pointe du jour, ils reprirent avec plus de force que jamais; la fumée était rouge et fort épaisse, et le feu qui sortait était si ardent que la mer, autour de l'île Noire, fumait et bouillonnait d'une manière extraordinaire. Pendant la nuit, on eut la curiosité d'observer avec une lunette d'approche tout cet assemblage de feux, ainsi que le grand foyer qui brûlait sur la cime de l'île, et on en compta jusqu'à soixante d'un éclat très-vif, sans parler de ceux qui devaient se trouver du côté opposé et qu'il était impossible de voir, mais qu'on pouvait croire, par analogie, être en nombre égal à ceux qui se voyaient en face. C'était un spectacle effrayant et tout à la fois curieux, de voir, toutes les nuits, sur le sommet de cette petite montagne que le volcan venait de vomir au milieu de la mer, une quantité prodigieuse de petits fourneaux embrasés, dont les feux vifs et éclatants, disséminés sur tous les points, formaient une vaste et magnifique illumination qui embrassait tout le nouvel écueil et paraissait comme un grand incendie allumé au milieu des flots.

Le 22 août, au matin, l'île se trouva beaucoup plus haute qu'elle n'était la veille; une chaîne de rochers, d'environ cinquante pieds, qui était sortie de l'eau pendant la nuit, en avait beaucoup augmenté la largeur. Outre cela, la mer était encore couverte d'une écume rougeâtre qui répandait partout une puanteur insupportable.

Le 5 septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire, en tirant vers Thérasia. Mais il ne sortit par là que pendant quelques jours, durant lesquels il fut moins considérable au grand fourneau où il avait sa principale issue. Si l'inquiétude où était tout le monde, jour et nuit,

avait permis d'être sensible à quelque chose d'amusant, c'eût été un divertissement agréable que de voir le spectacle qui s'offrit alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche du volcan comme trois grandes fusées volantes d'un feu le plus brillant et le plus beau. Les nuits suivantes ce fut encore une tout autre scène. Après les coups ordinaires de tonnerre souterrain, on entendit des détonations semblables à celles de gros coups de canon. Il s'élançait du cratère des pierres enflammées, et l'on voyait paraître en même temps comme de longues gerbes étincelantes d'un million de lumières qui se suivaient l'une l'autre, s'élevaient fort haut, et puis retombaient en pluie d'étoiles sur l'île qui en paraissait tout illuminée. C'était le plus brillant feu d'artifice qu'on puisse imaginer. Mais, ce jeu agréable fut un peu troublé par un phénomène qui parut à quelques-uns de mauvais augure.

Pendant qu'on observait, dans l'obscurité de la nuit, les feux qui sortaient du nouvel écueil, on vit se détacher du milieu de ces flammes violentes un grand trait de lumière qui s'éleva dans le ciel, traversa la région moyenne de l'air, comme une très-longue lance de feu, s'élança rapidement dans l'espace, se dirigea sur le château de Scaurus, et, paraissant comme perpendiculairement suspendue au-dessus, sembla rester quelque temps immobile; mais il disparut aussitôt et alla se perdre dans les nues, sans donner le temps d'observer ses dimensions. Le peuple de Santorin, qui, comme on peut le penser, n'avait pas de profondes connaissances en météorologie, au lieu de ne voir dans ce phénomène qu'un jet de feu du volcan, qui ne parut immobile sur le château que parce que c'était le point où se terminait son élancement, et que

son mouvement devint alors vertical, d'oblique qu'il était dans sa course, et ne disparut que parce qu'il s'était éteint, regarda superstitieusement ce trait comme le présage funeste de quelque malheur prochain. Bientôt après, un événement que les Santoriniotes regardèrent comme l'accomplissement du présage imaginaire, les confirma encore dans cette fausse persuasion : c'est que les Grecs schismatiques, qui s'étaient unis à ceux des pays voisins pour persécuter les catholiques, ourdirent des trames qui auraient, peut-être, anéanti le catholicisme dans ces contrées, s'ils n'eussent trouvé dans la puissante protection de la France, qui a toujours été leur sauve-garde dans le Levant, un appui et une défense contre leur haine et contre leurs attaques. Disons néanmoins, pour être justes, que la persécution n'était suscitée que par les fanatiques sectateurs de Palamas, et par ceux qui, en haine de la foi catholique, avaient fait cause commune avec eux. Quoique les persécuteurs ne pussent pas réussir dans leurs projets, nous verrons cependant que c'est de cette époque que commença à dater, dans les îles, l'entière consommation du schisme. Revenons au volcan.

C'était un spectacle terrible à voir, et en même temps curieux, que ces diverses scènes, à la fin du mois d'août et au commencement de septembre. Les décharges que fit alors le volcan furent si furieuses; elles faisaient tellement retentir les portes et les fenêtres, à deux ou trois milles de distance, qu'on était obligé de les tenir ouvertes, pour éviter les dommages qu'aurait pu occasionner la répercussion de l'air, ainsi refoulé par les détonations qui secouaient les maisons, même les mieux bâties. On vit plusieurs fois les pierres enflammées s'élancer à perte de vue, grosses

comme des tonneaux, et venir retomber ensuite au milieu du golfe, en forme de fusée, à plus d'une lieue du volcan. Quand ces décharges se faisaient, on remarquait d'abord un grand éclat de feu, semblable à celui des plus brillants éclairs; ensuite on voyait sortir, avec une impétuosité extrême, une fumée noire et affreuse, mêlée de cendres, et d'une épaisseur si prodigieuse, qu'elle avait peine à se dissiper en l'air. Elle formait comme un nuage de diverses couleurs qui, venant enfin à se résoudre en poussière subtile, allait tomber, en forme de pluie, sur les pays circonvoisins, mais principalement sur Santorin, où elle se répandait en si grande abondance, que la terre en était souvent toute couverte. On peut comparer le bruit que faisait alors le volcan à celui que pourrait produire la décharge simultanée de six ou sept canons de fort calibre. Un autre effet que produisaient ces décharges, c'est que, dans les endroits où elles se faisaient, elles élargissaient l'ouverture par laquelle elles se donnaient passage, et rendaient le spectacle de jour en jour plus effrayant.

Cependant, malgré tout ce que ces représentations pouvaient avoir de terrible et de menaçant, plusieurs personnes goûtaient, toutes les nuits, un certain plaisir à en repaître leur curiosité. Et ces scènes n'avaient pas lieu passagèrement et par intervalles; elles n'étaient pas non plus monotones; elles changeaient à peu près chaque soir, se succédaient continuellement, et variaient de toutes les manières, selon la diversité des figures et des couleurs que prenait le feu en s'échappant des diverses ouvertures. Quelquefois, on aurait cru entendre la décharge des plus gros mortiers, qui jetaient, comme autant de bombes, des carcasses de rochers entiers tout enflammés, et capables de

couler à fond les plus gros vaisseaux ; le plus souvent néanmoins, ce n'étaient que des pierres d'une médiocre grosseur, mais lancées en si grande quantité, que parfois on en voyait la petite Camène toute couverte, et si bien illuminée, qu'elle prenait l'aspect le plus agréable, et qu'on ne pouvait se lasser de la contempler ; ce qui fit croire que le feu du volcan s'était communiqué, sous mer, d'une île à l'autre. Ces décharges affreuses, encore assez rares sur la fin du mois d'août, devinrent très-fréquentes dans le mois de septembre.

Le 9 de ce mois, les deux îles, la Blanche et la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencèrent à se réunir et à n'en plus faire qu'une seule, qui fut désignée, comme nous l'avons déjà dit, sous le nom de *nouvelle Camène*. Après cette jonction, l'extrémité de l'île, qui répond au sud-est, n'augmenta plus en longueur ni en largeur, tandis que le côté du nord ne cessait de s'allonger très-sensiblement. De toutes les ouvertures que s'était faites le volcan, il n'y en avait que quatre qui lançassent du feu ; quelquefois la fumée sortait avec impétuosité de toutes les quatre à la fois, et quelquefois d'une ou deux seulement, tantôt avec bruit et tantôt sans bruit, mais presque toujours avec des sifflements qu'on eût pris pour divers sons de tuyaux d'orgue, et quelquefois pour des hurlements de bêtes féroces.

Le 12 septembre, les bruits souterrains qui n'auraient plus dû être si violents, parce qu'ils avaient une issue plus libre, et qu'ils se partageaient entre les quatre ouvertures, ne furent jamais, cependant, ni si fréquents, ni si épouvantables que ce jour-là et les jours suivants. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse

artillerie, se faisaient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures, et, un moment après l'explosion, il sortait du cratère principal des pierres d'une énorme grosseur qui allaient tomber au loin dans la mer. Ces grands coups étaient accompagnés d'une grosse fumée qui volait jusqu'aux nues en formes ondoyantes, et qui, se dissipant ensuite dans les airs, répandait partout de grosses pluies de cendres, dont les tourbillons étaient portés par les vents jusqu'aux îles voisines.

Le 18 du même mois, il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage, mais la nouvelle île s'en accrut notablement, ainsi que le feu et la fumée, qui, ce jour-là et la nuit suivante, s'ouvrirent de nouveaux passages. Jusque-là on n'avait pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups; leur violence était telle, que les maisons du château de Scaurus en étaient ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée, qui paraissait comme une montagne, on entendit le bruit d'une infinité de grosses pierres qui sifflaient en l'air comme de gros boulets de canon, et retombaient après sur l'île ou dans la mer avec un fracas qui faisait trembler.

Le 21 suivant, la petite Camène étant toute en feu; après un de ces furieux coups dont je viens de parler, il partit du volcan trois grands éclairs qui sillonnèrent tout l'horizon dans un clin d'œil, et dans ce même instant il se fit un tel ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié du grand fourneau, ou plutôt la grande bouche, s'écroula, et qu'il y eut des roches enflammées, d'une masse prodigieuse, qui furent lancées à plus de deux milles de distance. On crut alors que ce violent et dernier effort avait enfin épuisé la mine, et quatre jours de calme et de tranquillité, pen-

dant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, ne contribuèrent pas peu à confirmer les habitants dans cette persuasion. Mais on n'était pas arrivé encore au dénouement de ce terrible drame, et on s'aperçut bientôt qu'on s'était trompé.

Le 25 septembre, le feu reprit avec toute sa fureur, et le volcan devint plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels qu'il faisait éclater, et dont la violence était si forte, que deux personnes qui se parlaient pouvaient à peine s'entendre, il en survint un si effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux églises : dévotion forcée que la peur inspirait, et qui est aussi bien souvent celle des marins, lesquels, dans le temps de la tempête, se montrent les plus zélés serviteurs de Marie, et laissent pour quelques instants leurs jurons et leurs blasphèmes pour crier miséricorde ! mais qui, le danger passé, redeviennent aussitôt tels qu'ils étaient auparavant. Dans cet ébranlement effrayant, le château de Scaurus chancela, et toutes les portes des maisons s'ouvrirent d'elles-mêmes. Je le crois volontiers ; car, d'après les échantillons qui nous restent des portes de ce temps-là, on peut juger que les menuisiers et les serruriers n'avaient pas encore atteint toute la perfection de leur art.

Dans le mois d'octobre, les décharges et les éruptions du volcan furent journalières ; et, pendant tout le mois, le grand fourneau ne cessa de jouer, au moins une ou deux fois par jour, et le plus souvent cinq ou six fois.

Enfin, dans le mois de novembre, ces décharges et ces éruptions ne discontinuèrent presque jamais. Le bruit qu'elles faisaient n'était cependant ni si fort, ni si éclatant ; les pierres qu'on voyait lancées en l'air, n'étaient ni si

grosses ni en si grande quantité; l'agitation et le bouillonnement des eaux paraissaient s'être beaucoup ralentis; la mer, qu'on avait toujours vue jusque-là si troublée, commençait à reprendre sa couleur naturelle; la mauvaise odeur, qui auparavant avait été si insupportable dans toute l'île, ne se faisait presque plus sentir depuis près d'un mois et demi. Cependant, chose étrange, la fumée devenait tous les jours plus épaisse, plus noire, plus abondante; les feux étaient plus grands que jamais et paraissaient s'élancer jusqu'au ciel; les bruits souterrains, qui n'éclataient plus au dehors par des détonations, étaient si continuels et si violents, qu'on les entendait gronder dans les cavités du volcan avec des roulements semblables à celui du tonnerre; la pluie de cendres, telle que celle qui avait paru au mois d'août, et avait fait périr les raisins et endommagé les arbres mêmes, ne cessait de tomber sur l'île, et semblait devoir être si funeste, que le laboureur commençait à craindre pour les semences, qui, à peine écloses, paraissaient déjà souffrir de leurs atteintes. Heureusement, on en fut quitte pour la peur, et ce fut cette cendre même qui, comme nous l'avons déjà vu, rendit la récolte plus abondante.

Après tout ce fracas, on ne voyait plus les curieux aller s'amuser aux environs du volcan, comme ils l'avaient fait à la première apparition de l'écueil. Devenus moins hardis et plus sages, ils se contentèrent, comme les autres, de contempler les phénomènes de loin, et se gardaient bien de s'approcher du danger, crainte d'éprouver ce qui était arrivé auparavant à quelques téméraires qui, pour avoir voulu affronter de trop près, faillirent y être brûlés tout vifs et submergés dans les flots. Il est facile de juger qu'ils agissaient fort prudemment; car les signes qui paraissaient en-

core indiquaient assez clairement que le volcan n'avait rien perdu de son activité. Si les tremblements de terre ne secouaient plus l'île avec autant de violence qu'auparavant, si les détonations ne se faisaient plus entendre, c'est que le feu n'était plus comprimé dans les cavités, et que la chaleur, se dilatant à son aise par les larges ouvertures qu'elle s'était pratiquées à force de secousses et d'éruptions, n'avait plus besoin d'effort pour s'échapper de ses gouffres, parce qu'elle ne rencontrait plus de résistance. C'est aussi la raison, ce me semble, qui rendit ensuite la flamme plus intense et la fumée plus épaisse, plus condensée qu'elle n'avait été auparavant.

Néanmoins, la nouvelle île prenait tous les jours un aspect plus effrayant et plus curieux, et devenait de jour en jour moins accessible. Loin même de cesser de croître à l'entrée de l'hiver, comme quelques-uns avaient voulu se le persuader, parce qu'ils ne faisaient pas attention que la sève d'un volcan pousse aussi bien avec les bises de l'hiver qu'avec les zéphirs du printemps, on la vit au contraire prendre toujours de nouveaux accroissements, et s'étendre surtout du côté du midi, en tirant à l'ouest, à côté de la partie qui, avant la réunion, était appelée l'île Blanche. On crut même, en voyant la tournure que prenait l'agglomération des matières qui étaient soulevées ou lancées hors de l'eau, qu'il allait se former un port, capable de contenir toutes sortes de navires, et rendre Santorin plus abordable pour la navigation; mais on se trompa, du moins en grande partie. Tout ce qui en résulta fut un enfoncement à l'ouest de la nouvelle île, enfoncement appelé aujourd'hui le port de Saint-Georges, à cause d'une petite église grecque qu'on y a bâtie, et qui peut contenir, tout au plus, une vingtaine de petits

bricks qu'on y amarre, l'un à côté de l'autre, sur les rochers qui l'entourent.

Le 10 février 1808, sur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort. La nuit précédente, il y en avait eu un autre beaucoup plus faible. Cela fit juger, avec l'expérience qu'on avait du passé, que le volcan préparait quelque nouvelle scène. On ne fut pas longtemps à l'attendre. Les feu, les flammes, la fumée, des coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable, qui jusque-là n'avaient paru qu'à fleur d'eau, élevèrent fort haut leur vaste corps, et les bouillonnements de la mer augmentèrent à tel excès, que, quoiqu'on fût accoutumé à tout ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé de terreur. Les mugissements souterrains ne venaient plus par intervalles; ils duraient tout le jour et la nuit sans discontinuer. Le grand foyer éclata jusqu'à cinq à six fois dans un quart d'heure, et frappait des coups qui, par leur redoublement, par la quantité et la grosseur des pierres qu'il lançait, par l'ébranlement des maisons qu'il secouait, et par le grand feu qui éclatait en plein jour, surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Le 15 avril de la même année fut remarquable, entre autres jours, par le nombre et la force des coups; tellement que pendant fort longtemps, ne voyant plus que feux, que fumée ardente, que grandes roches qui remplissaient l'air, tout le monde crut que c'en était fait de la nouvelle île, et qu'elle allait être détruite par cette explosion. Il n'en fut pourtant rien; il n'y eut de détruit que la moitié de l'orifice de la grande bouche, qui s'était déjà éboulée une autre fois, et qui en un instant était redevenue plus haute qu'auparavant par l'amas de cendres, de grosses pierres et de laves

qui l'avaient réparée. Ajoutez à cela la frayeur générale qui faisait craindre pour l'île même de Santorin.

Depuis le 15 avril jusqu'au 23 mai, qui était l'année révolue, à compter de la première éruption de la nouvelle île, tout continua à peu près sur le même pied. Ce qu'on remarqua alors de particulier, c'est que l'île croissait en hauteur et ne croissait presque plus en étendue. Le grand fourneau s'éleva très-haut, et, par les matières fondues qui en sortirent, il se forma peu à peu une espèce de cône dont le sommet pouvait s'élever à cinquante ou soixante toises. Il se voit encore aujourd'hui à l'ouest et à côté de la petite Camène, tel à peu près qu'il fut formé alors par les éruptions.

Dans la suite, tout s'apaisa insensiblement, mais non entièrement. Le feu et la fumée diminuèrent; les coups de tonnerre souterrain devinrent moins forts, et leurs éclats, quoique toujours fréquents, n'étaient plus si effrayants. Cela vint apparemment de ce que les matières qui servaient d'aliment au feu n'étaient plus si abondantes, ou peut-être de ce que les passages qu'elles s'étaient ouverts leur laissaient une plus libre issue, ou que la chaleur du volcan, ayant diminué d'intensité et de volume par l'épuisement des matières combustibles, l'air des cavités n'avait plus besoin de se faire jour pour se dilater. De toutes les ouvertures qui donnaient passage aux éruptions, il n'en reste que des creux superficiels, au nombre de quatre, qui se voient sur le cône ou sur les flancs et vers son sommet.

« Le 15 juillet, dit une relation imprimée, qui continue la description, et que je suivrai ici, j'exécutai le dessein que j'avais formé depuis longtemps, d'aller voir de près la nouvelle Camène. Le jour était beau, la mer calme et les

feux modérés. J'engageai monseigneur François Crispo, notre évêque, et quelques autres ecclésiastiques, qui avaient la même curiosité que moi, à se mettre de la partie. Pour cela, nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque (bateau) bien calfaté, dont les fentes avaient doubles étoupes enfoncées de force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre, s'il eût été possible, nous fîmes tirer droit à l'île, par un côté où la mer ne bouillonnait pas, mais où elle fumait beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes tous une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans l'eau, que nous trouvâmes brûlante. Nous étions pourtant encore à cinq cents pas de notre but. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, et par où l'île avait toujours crû en longueur. Les feux qui y étaient encore, et la mer qui y jetait de gros bouillons, nous obligèrent à prendre un long circuit; encore sentions-nous bien de la chaleur. Chemin faisant, j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avait entre la nouvelle île et la petite Camène; je le trouvai plus grand que je ne croyais, et jugeai à l'œil, qu'une galère en voguant pourrait passer par les endroits mêmes les plus étroits. De là nous allâmes descendre à la grande Camène (l'ancienne), d'où nous eûmes la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'île, et particulièrement le côté que nous n'avions pu voir de Scaurus. Enfin, son étendue (sur sa forme oblongue) pouvait bien avoir alors deux cents pieds dans sa plus grande hauteur, un mille et plus dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour¹.

¹ Voir, sur ses dimensions, ce que nous avons dit plus haut.

« Après avoir été plus d'une heure à considérer toutes ces choses, l'envie nous prit de nous approcher de l'île, et de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre, par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé longtemps l'île Blanche. Il y avait plusieurs mois que cet endroit n'augmentait plus, et jamais on n'y avait aperçu ni feu ni fumée. Nous nous embarquâmes, et fîmes ramer de ce côté là. Nous en étions à près de deux cents pas, lorsque, mettant la main dans l'eau, nous sentîmes que, plus nous approchions, plus elle devenait chaude. Nous fîmes donc jeter la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée, sans qu'on trouvât le fond. Pendant que nous étions à délibérer, si nous irions plus avant, ou si nous retournerions en arrière, la grande bouche vint à jeter avec son fracas et son impétuosité ordinaires. Pour comble de disgrâce, le vent, qui était frais, porta sur nous le gros nuage de cendre et de fumée qui sortit du cratère. Nous fûmes heureux qu'il n'y portât pas autre chose. A voir comme nous étions faits, après cette ondée de cendres, qui nous avait tous couverts, il y avait de quoi rire; mais aucun n'en avait envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vite, et nous le fîmes très-à-propos; car nous n'étions pas à un mille de distance, que le tintamarre recommença, et jeta dans l'endroit que nous venions de quitter quantité de pierres embrasées. De plus, en abordant à Santorin, nos mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avait emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençait à s'ouvrir de tous côtés.

« Pendant le temps que je demeurai encore à Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'août de la même année, 1708, l'île a continué à jeter du feu, de la fumée, des pierres ardentes,

toujours avec un grand bruit, mais moindres que les mois précédents. Depuis mon départ, jusqu'à ce jour, 24 juin 1810, où j'écris ceci, j'ai reçu bien des lettres de Santorin, et j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venaient. Selon ce que j'en ai appris, l'île brûle encore; la mer, aux environs, est toujours bouillonnante, et il ne paraît pas que cela doive cesser sitôt. »

En effet, le 14 septembre de l'année 1711, d'autres observateurs, qui succédèrent à ceux dont nous venons de parler, nous ont transmis la série de divers autres phénomènes qui continuèrent à paraître jusqu'à l'année 1714. Voici d'abord ce qu'en dit l'extrait d'une lettre, écrite de Santorin, sur le même sujet, le 14 septembre 1712. Elle se trouve imprimée à la suite de la relation du P. Tarillon, jésuite, que nous avons suivie en grande partie.

« Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée, je me suis mis à considérer, le plus exactement possible, la situation et les merveilles de la nouvelle île, dont vous souhaitez que je vous rende compte; j'ai eu le loisir de réitérer souvent mes observations. La nouvelle île étant sous mes yeux, à une distance d'environ trois milles, j'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau, à un bon quart d'heure aux environs. Pendant que les bateliers rament à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main à l'eau, et qu'il avertisse vite, dès qu'il la sent devenir chaude; autrement, on y est pris, ainsi que plusieurs l'ont été dans le commencement, la poix des bateaux se fondant tout à coup, comme si le feu y avait passé.

« L'île me paraît bien avoir cinq ou six milles de tour. Elle est partout couverte de rochers noirs et calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, et qui de loin ne représentent pas mal un cimetière de Turcs. Vis-à-vis de la petite Camène, il s'élève du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de quatre cents pieds (c'est le cône dont nous avons parlé). J'ai été longtemps à ne pouvoir presque croire qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre; le haut est ouvert, et les bords en sont encroûtés d'une matière qui paraît être un mélange de soufre et de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir quarante pieds de diamètre; les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche, sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diamètre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer, le grand fourneau est parfaitement escarpé et le talus si droit, qu'un chat n'y pourrait grimper. En dedans de l'île, on peut monter jusqu'au-dessus de la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

« Depuis un an, je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après midi, et finit un peu après quatre heures. Je ne sais comment vous exprimer ce que j'entendis et ce que je vis. En moins de deux heures, le fourneau éclata jusqu'à sept fois tout de suite, dont l'une à peine attendait l'autre. Il faisait à chaque fois un bruit égal à celui que feraient les

plus gros canons, tirant tous ensemble, élevait en l'air et portait à plus de deux milles en mer des pièces de rochers enflammés qui, à la vue, paraissaient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnait était blanche et épaisse comme du coton, et montait droit aux nues, en forme de colonne; le vent, qui était alors frais, ne l'était pas assez pour la faire seulement gauchir. Pendant que tout cela sortait avec impétuosité, les trois ouvertures inférieures que j'ai appelées embrasures, vomissaient des ruisseaux d'une matière fondue et étincelante, de couleur violette et d'un rouge qui tirait sur le jaune. Après de grands coups, et en suite de l'élanement des pièces de roche, on entendait, pendant longtemps, dans le fond du fourneau, comme des échos qui imitaient le son du tambour et des trompettes, des hurlements de chiens, des mugissements de taureaux, des hennissements de chevaux, etc.

« Depuis ce jour-là, qui fut, comme je l'ai dit, le 14 septembre de l'année passée, le fourneau n'a plus jeté des feux ni fait de bruit. Les trois embrasures poussent seulement, de temps en temps, quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que, dans les grandes pluies, le corps du fourneau fume beaucoup, et rend les mêmes frémissements que le fer chaud, quand on y répand de l'eau dessus. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité, qu'ont eu quelques-uns de nos Santoriniotes, d'aller grimper sur la nouvelle île, par l'endroit qu'ils croyaient le moins chaud, et d'où ils sont revenus plus vite qu'ils n'y étaient allés, ayant leur chausure brûlée jusqu'à la chair, et revenant, avec bien de la peine, leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans

deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau faisait. Ils ont apporté de là du soufre épuré, en pierre, avec des morceaux d'une matière congelée et pesante, qui paraît une mixture de vitriol et d'une espèce de bitume raffiné. »

Après le 14 septembre, le feu parut entièrement éteint, et le volcan se mourait. Cependant, selon une autre relation du pays, sept ans après sa première apparition de l'île, on voyait encore, quand il pleuvait, sortir des fourneaux une espèce de fumée, ou plutôt une vapeur, à travers les pierres qui étaient sur le sommet de la montagne, mais que la continuité de la pluie qui tombait faisait cesser et disparaître, parce qu'elle éteignait la chaleur qui produisait la vaporisation de l'eau, et qui était entretenue, ce semble, par les feux qui brûlaient encore, à une certaine profondeur, dans le volcan, et près de la surface.

Enfin, quoique tous ces phénomènes aient cessé, nous avons des indices certains qui prouvent clairement que les feux brûlent encore dans les immenses cavités qu'ils se sont creusées sous mer. Il semble qu'après tant de fureurs le volcan voulut laisser aux habitants de Santorin un signe auquel on put reconnaître qu'il n'était pas encore mort, pour les avertir que, s'il a cessé ses terribles représentations, ce n'est sans doute que pour reprendre haleine, et recommencer ensuite ses scènes épouvantables, comme il a fait tant de fois, et que son réveil peut encore, après plusieurs siècles, effrayer le monde.

En effet, quoiqu'il n'y ait pas eu la moindre chose depuis 1707, il a cependant laissé un signe permanent de son existence, dont je parlerai ici, pour le présenter aux observations de la science. A côté et au pied du cône, au haut

duquel le grand fourneau faisait ses éruptions, à l'endroit même où parut d'abord l'île Blanche, au sud du même cône, on voit une petite calangue dans laquelle s'échappe continuellement du fond de l'eau une abondance prodigieuse de matières de soufre et d'autres minéraux, jaunes, verts, rouges, qui se font remarquer en dissolution sur la mer, à laquelle elles communiquent leur couleur. Cette exhalaison de gaz, ou cette émanation, qui suinte à travers les pores de la terre ou les fentes intérieures des rochers, et monte à la surface de l'eau, laisse des vestiges, qui se font remarquer, dit une ancienne relation, sur une étendue de quatre ou cinq milles sur mer. C'est, en effet, ce qu'on voit encore aujourd'hui, lorsqu'elle s'étend dans une seule et même direction. Elle forme alors une longue et large bande d'environ quarante ou cinquante mètres de largeur, qui, avec les vents de l'ouest ou nord-ouest, s'allonge quelquefois depuis la calangue jusqu'aux côtes les plus éloignées de Santorin, en s'éloignant de la source en droite ligne et comme une traînée, et, par ses couleurs variées, tranche brusquement sur la couleur naturelle des eaux de la mer. Quelquefois ce n'est qu'une vaste nappe qui se développe et s'étend çà et là au gré des vents, et entoure la moitié de l'île du côté du sud-est.

La source de ces exhalaisons est si abondante que, depuis cent trente ans, elle n'a jamais cessé de couler en quantité énorme, et l'eau en est tellement chargée, que de loin on la prendrait pour une forte couche de couleur, jetée sur une immense toile. Quand, par hasard, ces émanations ne paraissent pas, ce qui arrive rarement, et que la mer n'en est pas colorée, comme cela se voit quelquefois pendant les fortes bonaces, on craint alors quelque tremblement de

terre; car ce n'est presque que dans ce calme des eaux qu'ils se font sentir; parce que les pores sous-marins sont obstrués, ce semble, lorsque l'agitation de la mer ne vient pas remuer la vase qui les couvre, et que la chaleur ni les gaz ne trouvent plus d'issue pour se dégager. Aussi les Santoriniotes sont-ils attentifs à observer ces exhalaisons; car, quand elles coulent, on ne sent pas ordinairement des secousses, et on ne craint pas.

En trempant la main dans la mer, à l'endroit même où se trouve la source, on s'aperçoit que les eaux auxquelles les émanations viennent se mêler en sortant, y sont plus chaudes que celles du golfe. En effet, d'après une observation faite au thermomètre centigrade, dans le mois de mars de l'année 1836, les eaux de la mer étaient à quatorze degrés et demi de chaleur, celles de la calangue à vingt, et la température de l'air à seize. Mais on doit penser que la chaleur des eaux de la calangue peut varier et monter à un bien plus grand nombre de degrés, selon que les exhalaisons sont plus ou moins abondantes et qu'elles modifient la température, et selon les diverses révolutions que peut éprouver le volcan, par les causes qui agissent à l'intérieur.

Ce qui rend encore ce phénomène plus frappant, c'est que ces exhalaisons produisent à la surface de l'eau, dans presque toute l'étendue de la calangue, et surtout à l'extrémité intérieure de l'enfoncement, un bouillonnement très-marqué et permanent, qui se manifeste par une multitude infinie de petites bulles de gaz, lesquelles s'échappent du fond et viennent crever au-dessus de la mer en pétillant. Leur pétilllement produit à l'oreille, quand on écoute avec attention, une espèce de frémissement pareil à celui

d'une grande cuve de raisins en fermentation. Mais il ne faut pas attribuer cette ébullition à la chaleur de l'eau; c'est purement, comme je l'ai insinué déjà, l'effet des exhalaisons ou des gaz qui arrivent du dedans en forme de globules, et viennent se résoudre et expirer à la surface.

Nous avons déjà dit que, lors de l'éruption, les matières ou les minéraux qui allaient se mêler à l'eau de la mer avaient fait mourir quantité de poissons; or, celles de la calangue produisent encore aujourd'hui parfois le même effet: car, l'année dernière, on en trouva, à deux reprises différentes, une fois trente-sept et une autre fois sept à huit, dont la plupart étaient entièrement morts, et dont les autres, à demi-morts sur le rivage, tournaient çà et là comme enivrés par les exhalaisons volcaniques. Je donnerai plus loin l'analyse chimique de ces eaux, pour indiquer leur nature, leurs propriétés et l'emploi merveilleux que peut en faire l'art médical.

Ce qui suffirait pour indiquer au simple coup d'œil les principaux minéraux qui y dominent, ce sont d'abord les diverses couleurs qu'on y remarque, et l'espèce de rouille ou oxyde de fer qui se manifeste partout, dans la vase au fond de l'eau, où elle dépose, et à l'extérieur sur toutes les pierres qui avoisinent la calangue; car dans les environs, sur le bord de toute la partie méridionale de l'île, où elle se trouve, on aperçoit hors de l'eau, à un pied ou un pied et demi de hauteur, une couronne ou bande de couleur de rouille qui borde la mer, pareille à celle que présente le fer, mais tirant beaucoup sur le rouge.

Pour compléter ce qui regarde cette nouvelle Camène, et pour en donner une juste idée, je dirai maintenant ce qu'elle est dans son état actuel. Sa forme extérieure, con-

sidérée dans son ensemble, est à peu près ovale, un peu étranglée vers le milieu, à l'ouest, par le petit port de Saint-Georges, et à l'est, par deux ou trois petits enfoncements qui lui donnent presque la forme d'un violon. Sur la partie orientale et un peu plus au sud, est une montagne en pain de sucre d'environ cinquante ou soixante toises de hauteur, représentant exactement, dans la plus grande partie de son contour, du côté de Santorin, un cône parfait et régulier, terminé par une plate-forme et adossé par le milieu, à l'ouest, au reste de l'île. Au sommet du cône est le grand fourneau, ou le cratère principal, par où le volcan faisait ses plus grandes éruptions, mais placé vers l'est à l'un de ses bords, sur l'escarpe rapide qui descend à la mer. La forme du terrain qu'on remarque sur son plateau, et certains creux ou crevasses qu'on y voit çà et là, font juger que les éruptions y ont joué aussi un grand rôle, et que par conséquent les explosions se faisaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ou même de tous les côtés à la fois, selon que les divers cratères en activité venaient à se boucher par les matières, ou à s'ouvrir par de nouveaux efforts. Mais toutes ces ouvertures, tant sur la plate-forme que sur le contour, sont presque comblées, et leur profondeur varie selon les endroits où ils sont placés. Trois de ces embrasures se voient encore un peu au-dessous du plateau, deux à l'ouest et l'une à l'est. Celle-ci paraît avoir été appelée le grand fourneau, car les relations disent qu'elle était si rapide, qu'un chat n'aurait pu y grimper, et que quelquefois elle s'est écroulée par les explosions, ce qui ne peut convenir qu'à cet endroit. Mais à trois milles de distance, il devait être difficile de juger si les éruptions se faisaient sur la cime du cône ou un peu à côté.

Au pied de cette montagne, au sud, et très-près de la langue d'où partaient les exhalaisons, est aussi une petite mare de mêmes matières que celles que nous avons vues à la mare de l'ancienne Camène; avec la différence que l'eau de celle de la nouvelle n'est noire en aucun endroit, parce qu'il n'y a pas non plus de bouillonnement qui soulève la vase. Mais, dans l'intérieur et sur ses bords, la terre est la même que celle de l'autre, quoique moins chargée de minéraux. On m'a assuré qu'en enfonçant la main dans cette vase, les minéraux dont elle est imprégnée faisaient tomber l'épiderme. Je tiens le fait de la personne qui en a fait l'expérience; je l'ai essayé moi-même, mais je n'ai éprouvé rien de pareil.

La hauteur générale de l'île peut être de la moitié de celle du cône, et, d'un bout à l'autre, on chercherait vainement sur toute sa surface une poignée ou une palme de terre pour y poser le pied. Les seuls endroits où on en trouve sont aux environs de la mare et sur tout le talus de la montagne conique. Celle qu'on y voit est une espèce de terre pierreuse, pulvérisée, cendreuse, qui doit être une décomposition de laves brisées ou dissoutes, et sur laquelle croissent quelques figuiers sauvages et quelques herbes qui servent de pâture aux animaux. Le reste de l'île n'est qu'un amas de rochers rougeâtres, noirs, gris de fer, entassés confusément et pêle-mêle les uns sur les autres, les uns de tuf léger et calciné, les autres pesants et durs comme le fer, et quelquefois composés de matières hétérogènes, de débris de tuf, de terre ou de diverses pierres, le tout collé et soudé par les minéraux du volcan et principalement par le soufre. Ils sont tantôt raboteux, difformes, et présentent l'aspect de la scorie qui sort de la forge; tantôt ils sont de la forme polyèdre, ou à facettes irrégulières et nombreuses, entassés sous toutes les

formes sur des assiettes de tout genre ; là sur une base plate, ici sur une pointe, en équilibre ou chancelants, et tels qu'ils tombaient des airs et roulaient sur d'autres mal assis, ou tels qu'ils étaient poussés hors du volcan, et placés quelquefois de manière qu'un souffle suffirait pour les renverser. Il serait difficile et dangereux de marcher sur ces rochers en désordre, parce que souvent ils chancellent, et qu'ils tombent facilement de leur place avec celui qui y pose le pied. Aussi les curieux ne pourraient pénétrer que très-difficilement dans l'intérieur de l'île, sans s'exposer à s'y fracasser les os, ou à y être écrasés, ou à y laisser la moitié de leurs habits accrochés aux pointes dont ces masses sont hérissées. Je parle d'après ce que j'y ai éprouvé moi-même en 1837, dans une expédition que j'y tentai pour mes observations, et de laquelle je retournai les souliers brisés, l'habit déchiré et une contusion à la cheville d'un de mes pieds, pour avoir traversé l'île, de la calangue des exhalaisons au port de Saint-Georges.

En montant sur le cône, au sommet duquel on peut grimper facilement en le tournant du sud à l'ouest, j'y ai souvent trouvé, ainsi qu'en traversant l'île, des pierres jointes fortement, comme deux morceaux de fer soudés à la forge. J'ai trouvé aussi beaucoup d'autres pierres colorées de soufre, et quelquefois chargées d'une légère couche de ce minéral qui, sur quelques-unes, se voyait à l'état de cristallisation, composé de petits grains, comme des œufs de grosses mouches, au point que je pouvais l'enflammer avec de l'amadou. Nous avons même vu que, lors de l'éruption, on l'y trouvait en plus grande quantité et parfaitement pur. Mais on peut penser que, pendant le grand nombre d'années qui se sont écoulées depuis l'éruption, les pluies, les vents,

le frottement, les curieux, ont dû en enlever une grande partie. Tous ces objets où l'on croit voir encore l'action du feu et des minéraux enflammés offrent à l'observateur quelque chose d'extraordinaire qui intéresse vivement la curiosité de celui qui les contemple pour la première fois; et, sous ce rapport, Santorin pourrait dédommager les amateurs des peines d'un voyage.

CHAPITRE VIII.

PROBABILITÉ D'UNE ÉRUPTION FUTURE DU VOLCAN.

Cent trente ans se sont écoulés depuis l'apparition de la nouvelle Camène, sans qu'on ait vu d'autre éruption du volcan; et à Santorin la crainte de le voir éclater de nouveau n'a jamais fait perdre à personne une minute de sommeil, n'a privé personne du moindre plaisir, ni fait penser un instant plus sérieusement à l'éternité. Les tremblements de terre, si fréquents dans l'île et si effrayants pour les habitants, la cessation des exhalaisons de la calangue, qui coïncide ordinairement avec les secousses, ont bien pu de temps en temps inspirer quelques craintes; mais on n'a jamais soupçonné qu'il pût arriver de nouvelles catastrophes, pareilles à celles que nous venons de voir. C'est cependant ce qui se présente d'abord tout naturellement à l'esprit des étrangers qui entendent parler du volcan de Santorin et de ses singulières éruptions, ou qui ont pu observer et méditer les choses sur les lieux. Quant à moi, je ne vois pas ce qui pourrait justifier la sécurité des Santoriniotes, et je suis porté à croire que le volcan prépare encore d'autres scènes,